

quand il veut convaincre sa femme d'adultère; c'est par la même épreuve du feu qu'on invite Michel Paléologue, après que son champion a été vaincu en combat singulier par son accusateur, à se purger du crime de haute trahison qui lui est reproché. C'est au jugement de Dieu que font pareillement appel les chefs des armées en présence, lorsqu'ils s'adressent l'un à l'autre des défis et offrent de vider en champ clos, d'homme à homme, leur querelle. Et si l'on veut enfin juger par d'autres exemples encore combien fut profonde l'influence de ces mœurs chevaleresques, on en trouvera des preuves frappantes dans les œuvres de la littérature populaire.

Les Byzantins du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle semblent avoir eu un goût fort vif pour les romans d'aventure. Or, parmi ces ouvrages, plusieurs s'inspirent incontestablement de certains thèmes bien connus de la littérature occidentale : et ceux-là même qui sont d'origine purement orientale ont pris au contact des Francs une couleur toute latine. On verra plus loin, en étudiant quelques-unes de ces curieuses productions, Belthandros et Chrysantza, Lybistros et Rhodamné, les traces certaines de cette influence. Ce sont des histoires de chevaliers errants et de belles princesses, toutes pleines de tournois et de grands coups d'épée; comme chez les troubadours ou chez les minnesänger, l'hommage féodal y est le lien nécessaire de la société, le « service d'amour » le premier devoir du paladin. Nulle part on ne peut mieux saisir le mélange de modes, de mœurs, d'usages qui s'accomplit alors en Orient et qui donna à cette société composite un tour si pittoresque et si étrange. Mais voici qui est plus remarquable encore. Sous cette influence, dans cette